



HAL
open science

Le tourisme à l'heure de la mondialisation : du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ?

Bernard Schéou

► To cite this version:

Bernard Schéou. Le tourisme à l'heure de la mondialisation : du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ?. Jean-Marie Furt; Franck Michel. *Tourismes, patrimoines & mondialisation*, L'Harmattan, pp.369-380, 2011, 9782296540989. hal-03437989

HAL Id: hal-03437989

<https://hal.science/hal-03437989>

Submitted on 20 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Schéou, B. (2011). Le tourisme à l'heure de la mondialisation: du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ? In J.-M. Furt & F. Michel (Eds.), *Tourismes, patrimoines & mondialisations* (pp. 369-380). Paris: L'Harmattan.

Le tourisme à l'heure de la mondialisation : du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ?

La mondialisation est un mouvement de transformation en liquide de tout ce qui est solide et stable (1), emportant les hommes, les choses, les idées, les lieux dans un tourbillon incessant auquel l'homme doit s'adapter en permanence. Annihilant toute contrainte spatiale et temporelle, la mondialisation valorise plus que tout le mouvement et incite les hommes à se déplacer que ce soit dans un but touristique ou de migration. La mobilité en général et le tourisme en particulier entretiennent donc des relations particulières avec la mondialisation dans le sens où ce sont l'une de ses manifestations mais aussi l'un de ses vecteurs (2). Après avoir présenté les caractéristiques actuelles de la mondialisation et ses conséquences pour l'homme, et évoqué la principale motivation amenant l'homme à se déplacer, nous discuterons ici du rôle que joue le tourisme dans les processus en cours et de sa contribution possible à la réduction de ces conséquences négatives.

I. De la mondialisation et de ses conséquences

« La mondialisation est l'autre nom du « nouveau désordre mondial » » (Bauman, 1999 : 92)

Parler de mondialisation, c'est faire référence à l'expansion à l'ensemble de la planète d'un système économique, le capitalisme et à l'extension de la marchandisation à tous les secteurs d'activité et dans tous les interstices restés libres. Tout devient susceptible d'être soumis au critère de l'utilité et de la rentabilité : marchandises, biens naturels ou immatériels et même les hommes eux-mêmes. L'ensemble des processus à l'œuvre sont menés par des firmes qui adoptent à l'échelle mondiale une démarche de rationalisation technique et économique les amenant à répartir leur processus de production entre différents territoires en fonction des avantages propres à chacun d'entre eux. C'est aussi un mouvement de libéralisation de la circulation des capitaux, des biens et services comme des informations sur l'ensemble de la planète, et le cas échéant, un programme de contournement, de démantèlement des frontières physiques et réglementaires susceptibles de faire obstacle à l'accumulation du capital à l'échelle mondiale. L'augmentation des échanges qui en découle provoque l'imbrication des activités humaines et la complexification du système mondial. Les conséquences sont nombreuses : mise en concurrence des territoires et des hommes, lesquels sont évalués à l'aune de la performance mesurable et de la rentabilité financière, uniformisation des normes de consommation, invasion de l'espace domestique par une multitude d'informations en provenance du monde entier et réciproquement envahissement du monde par des informations intimes et domestiques, mais aussi déracinements et replis identitaires...

En outre, l'obligation de croissance économique qu'implique le système capitaliste a pour corollaire une décroissance accélérée des ressources naturelles: « la fin programmée du pétrole bon marché, l'érosion des sols, la désertification, la raréfaction de l'eau douce, le déboisement des forêts, la pollution de l'air, l'épuisement des ressources halieutiques, la diminution de la biodiversité... » (Rist, 2010 : 168) tout en accroissant les inégalités. Par ailleurs, bien que l'on sache maintenant depuis quarante ans qu'une croissance indéfinie et illimitée est impossible car elle repose essentiellement sur le prélèvement de ressources non renouvelables en niant la loi physique de l'entropie croissante (qu'on peut résumer comme constatant une perte irréversible d'énergie utilisable dans le temps), nous continuons à faire comme si de rien n'était et refusons de nous préparer à la fin annoncée du pétrole malgré les alertes de plus en plus nombreuses qui sont lancées non pas par des écologistes extrémistes mais par quantité d'organismes tous plus sérieux les uns que les autres (le dernier en date, c'est le département d'analyse stratégique de l'armée allemande qui a publié un rapport sur les conséquences géopolitiques de la raréfaction prochaine

Schéou, B. (2011). Le tourisme à l'heure de la mondialisation: du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ? In J.-M. Furt & F. Michel (Eds.), *Tourismes, patrimoines & mondialisations* (pp. 369-380). Paris: L'Harmattan.

du pétrole et évoque des tensions mondiales, la faillite possible d'états, des risques pour la démocratie).

Les mutations en cours ne sont donc pas uniquement techniques et économiques, les différentes expressions de la mondialisation sont nécessairement aussi culturelles : au-delà de la grande diversité de formes particulières qu'elle peut prendre, globalement, la mondialisation trouve ses racines dans le modèle occidental de la modernité qui repose sur le principe sacré selon lequel le bonheur dépend d'une consommation illimitée de biens et de services dont la production est rendue possible grâce au progrès scientifique et technologique (Rist, 2001). Ce modèle s'accompagne d'une prétention à la supériorité morale et à un universalisme cosmopolite et bienveillant (Vibert, 2009 : 18). Il consacre la raison abstraite et instrumentale qui envahit toutes les facettes de la vie humaine et dessine un individu libre, moral, rationnel, optimisateur et performant. C'est l'expression même de l'imaginaire occidental de la démesure et de la transgression des limites humaines (Bourg, 2009). Plus rien ne peut arrêter l'homme dans son illusoire tentative de se libérer des limitations physiques pourtant constitutives de son humanité. Il cherche à échapper à la gravité spatiale comme temporelle ! D'abord en se jouant de l'espace physique à travers l'abolition de la distance permise par les modes de transports ou en façonnant les territoires selon ses goûts comme le montre l'exemple de certaines destinations touristiques à créer des lieux naturels de toutes pièces ou à imiter des attraits naturels : chutes, îles, plages, montagnes, lacs, vent, neige, vagues,... (Racine, 2010) ; ce qui amène Paul Virilio à parler de la fin de la géographie (in Bauman, 1999 : 92). Ensuite en s'imposant un temps abstrait ne correspondant plus à celui de la vie humaine et de ses besoins avec pour conséquence de basculer dans un éternel présent, s'empêchant toute projection dans l'avenir que ce soit à un niveau individuel ou social.

La combinaison de ces rapports particuliers au temps et à l'espace nous amène naturellement à la question de la vitesse : l'homme de la modernité liquide (Bauman, 2006) accélère en permanence, il habite le temps en cherchant à remplir complètement sa vie, à ne laisser aucun moment de vide, d'inutilisé, vivant à cent à l'heure son temps de travail comme de loisirs. Les contraintes qui s'imposent à lui sont de plus en plus fortes non seulement du fait d'une obligation de performance mais aussi du morcellement temporel de sa journée en une multitude d'instant. Si la sensation d'ubiquité que procurent les nouvelles technologies de la communication tout comme le rythme effréné auquel fonctionne l'économie (plus la vitesse de circulation de l'argent est élevée, plus les taux de profit sont élevés) et qui s'impose aux hommes en les shootant en permanence à l'urgence peuvent parfois alimenter un sentiment euphorisant de puissance, il y a bien un prix à payer³ : migraines, mal de dos, insomnies, irritabilité, nervosité, perte de capacités relationnelles, hystérie, vieillissement prématuré, divorces et séparations, dépression ou suicide,...(Aubert, 2003 : 107-179). Cette prépondérance du présent et de l'instant, de l'immédiat, peut nous placer dans une position d'insécurité existentielle qui nous empêche d'exister, car l'existence comme le projet ne peuvent s'inscrire que dans la durée consciente et l'attachement. Et notre incapacité actuelle à habiter le temps est une incapacité à nous penser et donc à être, incapacité qui est à la fois, symptôme, cause et conséquence de la crise existentielle que nous vivons. Les dégâts sont également sociaux (inaptitude à mener des relations sociales suivies) et politiques (la démocratie exige du temps). « Et il est pour le moins paradoxal que c'est au moment même où l'on martyrise comme jamais « les pensées longues »⁴ qu'un concept comme celui de développement durable connaît le plus grand des succès » (Schéou, 2009 : 298).

Avec son extension à la totalité de la planète, le problème premier du système capitaliste n'est plus seulement l'exploitation de l'homme mais l'exclusion de tous ceux qui n'ont plus leur place dans une société soumise à la logique capitaliste que Bauman qualifie de déchets humains produit par le système (Bauman, 2004 : 58). Pour Serge Latouche, cette production massive d'exclus caractérise l'échec de l'utopie moderne et la faillite du développement et de la modernisation. Il en identifie trois ensembles distincts représentant les trois quart du monde :

Schéou, B. (2011). Le tourisme à l'heure de la mondialisation: du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ? In J.-M. Furt & F. Michel (Eds.), *Tourismes, patrimoines & mondialisations* (pp. 369-380). Paris: L'Harmattan.

« les marginaux des pays riches, les minorités autochtones et les pays les moins avancés » (Latouche, 2000 : 152).

Le premier facteur de discrimination sociale serait devenu aujourd'hui la liberté de circulation de laquelle découle la possibilité de choisir le(s) lieu(x) où l'on veut vivre, liberté très inégalement répartie. C'est que l'annulation des distances spatio-temporelles loin de rapprocher les modes de vies tend plutôt à les opposer et en accentuer les inégalités selon Zygmunt Bauman (5). Ce dernier dresse le portrait des classes situées aux deux extrémités de la hiérarchie mondiale. A un bout, dans le premier monde, nous avons ceux que l'annulation des distances spatio-temporelles émancipe du fait de leur capacité à se jouer du temps et de l'espace. Ils peuvent quitter à volonté les localités où ils vivent et dispose d'un rayon d'action inédit en agissant à distance. Ils vivent dans un présent perpétuel indépendant de leur passé et de leur futur et ont à faire face à un emploi du temps qui déborde. Ils sont dotés d'identités multiples et en redéfinition constante. A l'autre extrémité, dans l'autre monde, cette situation nouvelle augure de nombreuses difficultés pour ceux qui n'ont pas d'autre choix que de rester dans la seule localité à laquelle ils sont attachés et qu'ils regardent désespérément « leur glisser des mains à grande vitesse » (Bauman, 1999 : 33), assistant impuissants à la perte de signification identitaire de leur territoire. Ils sont « écrasés par le fardeau d'un temps abondant, redondant, inutile, qu'ils ne savent pas comment remplir. Dans leur temps à eux, « rien n'arrive jamais » » (Bauman, 1999 : 135). Ils n'ont pas la possibilité de choisir leur identité « et se voient imposer du dehors une identité qui leur colle douloureusement à la peau. Identité stéréotypée, humiliante, déshumanisante, stigmatisante... » (Bauman, 2004 : 55).

II. Le paradigme de la mobilité : se déplacer pour exister

« La mobilité est devenue une valeur et un principe fondateur du fonctionnement de notre société et de nos identités » (Viard, 2006 : 187)

Comment expliquer la croissance exceptionnelle de la mobilité spatiale ? Pour quelles raisons l'homme se déplace-t-il ? Ces raisons sont-elles très différentes en fonction de l'une ou l'autre des figures opposées du vagabond et du touriste mobilisées par Zygmunt Bauman (6) ? C'est que Zygmunt Bauman, Marc Augé et Franck Michel (Michel, 2010) évoquent tous les trois le parallèle macabre et frappant qu'il est possible d'établir entre les déplacements croisés des réfugiés, des exilés, des vagabonds que l'on rejette d'une part et des touristes d'autre part : « Notre époque est caractérisée par un contraste saisissant et tragique car les touristes se rendent volontiers dans les pays d'où les migrants partent dans des conditions difficiles et parfois au péril de leur vie. Ces deux mouvements de sens contraire sont l'un des symboles possibles de la globalisation libérale dont on sait bien qu'elle ne facilite pas également toutes les formes de circulation. » (Augé, 2009 : 60).

Pourtant, qu'il s'agisse d'un déplacement forcé (le vagabond ou le migrant), ou souhaité (le touriste), nous soutenons que le motif est toujours (au moins partiellement) existentiel. A la lecture du paragraphe suivant écrit par Gérard Cogez à propos des grands écrivains voyageurs du 20^{ème} siècle (Segalen, Gide, Michaux, Leiris, Lévi-Strauss, Bouvier), qu'il est difficile de savoir s'il parle de touristes ou de migrants ! « Le projet qui a déterminé, de manière primordiale, leur départ, contrairement à ce qu'ils croient deviner chez leurs devanciers, est animé avant tout par un profond désir de rupture. Ils veulent en finir avec une culture et un milieu, à l'intérieur desquels ils ne peuvent pas continuer à vivre davantage. Ils se sentent à l'étroit dans une existence dont le programme, tel qu'ils le perçoivent dans ses grandes lignes, ne leur convient pas, à cause de son étroitesse et de l'asphyxie mentale à laquelle il les conduit irrévocablement. » (Cogez 2004 : 29). La migration, conséquence de la mondialisation, peut constituer un véritable problème humain pour les familles séparées et pour le pays. La Banque Centrale d'Equateur estime à 15% de la population du pays le nombre de migrants vivant à l'étranger en 2009, soit près de 6 fois

Schéou, B. (2011). Le tourisme à l'heure de la mondialisation: du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ? In J.-M. Furt & F. Michel (Eds.), *Tourismes, patrimoines & mondialisations* (pp. 369-380). Paris: L'Harmattan.

plus que la moyenne mondiale. La première vague, principalement à destination des Etats-Unis date des années 50 et si la crise financière de la fin des années 90 a déclenché une nouvelle vague vers l'Amérique du Nord et l'Europe, le phénomène migratoire s'est ensuite maintenu malgré l'amélioration et la stabilité économique. C'est que les raisons sont aussi psychologiques : « le rêve américain comme le rêve européen, alimentés par le modèle de développement occidental présenté comme étant le modèle « supérieur » à suivre contribuent à nourrir l'imaginaire de la migration » (Schéou, 2010) touché par ce que les Mexicains appellent le malinchismo (Todorov, 1986). De plus, l'émigration équatorienne s'est construite en véritable système avec des traditions et des filières basées sur les liens familiaux, amicaux et communautaires.

Que le migrant cherche à exister en échappant à une tradition qu'il peut concevoir dans un premier temps comme sclérosante et en se rapprochant de la lumière de ce qu'il estime être les centres mondiaux n'est guère étonnant si effectivement comme l'affirme Bauman : « exister localement dans un univers mondialisé est un signe de dégradation et de dépossessions sociales. Aux désagréments de l'existence locale s'ajoute le fait que les espaces publics se situent maintenant en dehors de la sphère locale : de sorte que les localités perdent peu à peu leur capacité à produire et à traiter de la signification, elles dépendent de plus en plus d'opérations qui leur échappent complètement, et qui sont au cœur de la production et de l'interprétation du sens » (Bauman, 1999 : 9-10).

Qu'en est-il des touristes ? Ne se déplacent-ils pas également avec la volonté de se sentir exister ? D'après la typologie des modes d'expériences touristiques d'Erik Cohen (Cohen, 1979), les trois types de tourisme non institutionnel, ceux qui sont caractérisés par le fait que le touriste a une vision négative de sa culture et cherche à lui échapper, pourrait être regroupés sous la bannière du motif existentiel sans provoquer de trop de réactions mais nous allons jusqu'à affirmer que les deux premiers types (récréatif et de divertissement) peuvent aussi être considérés comme l'expression d'une volonté d'exister dès lors que l'on refuse de poser un jugement de valeur sur le sens et les traductions que l'on donne au fait d'exister. Exister peut très bien passer par le divertissement même si c'est d'une certaine manière exister en s'oubliant soi-même plutôt qu'exister en se cherchant soi-même à travers la confrontation avec une culture.

Ainsi, à ce stade et de manière très schématique, nous avons évoqué trois personnages cherchant chacun à exister à sa manière :

a) le touriste qui inconsciemment cherche à oublier dans le divertissement pascalien le tragique de l'humaine condition.

b) l'exote de Victor Segalen qui va ailleurs non pas pour se divertir mais pour se décentrer, pour aller au-delà de lui-même afin de mieux se trouver (7)

c) le migrant victime du malinchismo qui cherche à échapper à la perte de signification de sa localité en se rapprochant des « centres mondiaux ».

Ne pourrions-nous pas ajouter à la liste un quatrième personnage, « immobile » parce qu'il fait partie des « cloués » à leur localité, lequel se rapproche, lui aussi des centres mondiaux parce qu'il a réussi à y attirer des représentants des « centres mondiaux », des touristes ? Et le touriste de devenir un moyen permettant aux deux mondes situés chacun à une extrémité de la hiérarchie mondiale décrite par Bauman de se rencontrer bien que n'ayant pas été « programmés » pour le faire.

III. Renoncer au tourisme ?

Dans la première partie, nous avons évoqué un certain nombre de problèmes éthiques posés par la mondialisation et si nous faisons momentanément abstraction des différents ressorts de la mondialisation et notamment de notre rapport au temps et à l'espace qui pourrait également être considérés comme problématique, nous avons d'une part l'exclusion du système d'une partie

Schéou, B. (2011). Le tourisme à l'heure de la mondialisation: du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ? In J.-M. Furt & F. Michel (Eds.), *Tourismes, patrimoines & mondialisations* (pp. 369-380). Paris: L'Harmattan.

importante de la population mondiale et d'autre part les conséquences écologiques de l'activité humaine, plus particulièrement l'épuisement des ressources naturelles et le réchauffement climatique. Quelle pourrait être la contribution du tourisme à leur résolution ?

En ce qui concerne le premier, la lutte contre les inégalités et contre les phénomènes d'exclusions provoqués par la mondialisation, une première manière de l'envisager passe par les programmes institutionnels de lutte contre la pauvreté par le tourisme (cf. les travaux du Pro Poor Tourism Partnership - PPT et le programme Sustainable Tourism - Eliminating Poverty de l'organisation mondiale du tourisme) avec l'idée de faire bénéficier les pauvres des revenus du tourisme en pratiquant une discrimination positive à leur égard. Effectuant en 2007, un bilan de dix ans de travaux, les responsables du PPT ont globalement conclu à l'échec des démarches entreprises parce que « la plupart des impacts évidents sont toujours à un niveau vraiment micro local, basé sur un simple produit ou une localité » (Ashley et Goodwin, 2007) et ne peuvent pas permettre aux populations ciblées de sortir de la pauvreté confirmant ce que MacCannell avait pressenti en 1986 : « l'attention des touristes peut fournir des « bénéfiques » intangibles, comme la vanité ; mais dans ce genre de tourisme on ne trouve guère de bénéfice concret pour ces gens dont la vie est devenue une attraction. Le tourisme ethnique est organisé de telle manière que le plus gros de l'argent dépensé n'est pas dépensé dans le site. » (MacCannell, 1986 : 182). Un travail sur le tourisme communautaire en Equateur montre que même lorsque le tourisme est organisé de manière à maximiser les impacts économiques locaux, les bénéfices économiques sont réduits. Et la volonté des promoteurs de la lutte contre la pauvreté par le tourisme d'extraire le Pro-Poor Tourisme des formes alternatives de tourisme en tentant de renforcer les liens entre le tourisme de masse et les populations locales ne trouve pas beaucoup plus d'écho chez les professionnels.

Mais ces programmes reposent sur une conception utilitariste et donc réductrice de la richesse et de la pauvreté et dans (Girard et Schéou, 2008), nous avons proposé un élargissement des critères de « richesse / pauvreté » et de considérer la question du choix de ces critères comme devant toujours rester ouverte à la négociation entre les acteurs en contexte, ce qui nous amène à la seconde manière d'envisager la contribution du tourisme à la lutte contre l'exclusion. De ce point de vue, nous avons identifié trois principaux apports du tourisme :

- l'accroissement du pouvoir de participation des habitants d'un territoire aux décisions qui concernent celui-ci, et ceci à travers un élargissement et une densification des échanges avec des acteurs extérieurs à ce territoire. Dans le cas des populations que Bauman décrit comme engluées dans leur localité, cet apport est loin d'être négligeable lorsque le tourisme est utilisé comme un outil politique permettant de sortir des marges. Le responsable indigène d'un centre équatorien d'écotourisme communautaire témoigne : « nous venons des haciendas [...] on n'était là pour recevoir des ordres des autres [...] en 1995, sont arrivés les premiers touristes [...] et là on s'est rendu compte de notre valeur. Ils nous ont dit vous avez ce que nous n'avons pas. Le tourisme nous a permis de connaître d'autres mondes et de valoriser le nôtre, et on a commencé à réfléchir sur ce qu'était la pauvreté » (Schéou, 2010).
- la reconnaissance par les touristes d'autres richesses que celles du « niveau de vie » chez la population d'accueil en éprouvant la diversité du monde,
- la production de pratiques de sociabilité entre touristes et hôtes qui intensifient chez chacun le niveau de sociabilité,

Le second enjeu évoqué, écologique, nous place au cœur d'une contradiction apparemment irrésoluble. Car comment le tourisme qui se définit inévitablement par le mouvement pourrait-il aider à combattre les conséquences de ce même mouvement ? Si pour Jean Viard, loin de n'être qu'une réaction comportementale à un environnement donné et à ses modifications, les mobilités sont devenues constitutives de nos existences et de nos identités, devenant l'une de nos modalités d'être au monde et de tisser des relations sociales avec autrui. Elles n'ont alors plus besoin de motifs et cela veut dire que nous nous déplaçons parce que c'est désormais ainsi que nous vivons,

Schéou, B. (2011). Le tourisme à l'heure de la mondialisation: du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ? In J.-M. Furt & F. Michel (Eds.), *Tourismes, patrimoines & mondialisations* (pp. 369-380). Paris: L'Harmattan.

parce que nous avons besoin du mouvement en tant que tel pour vivre, (pour avoir l'impression d'exister ?) A partir de là, lui considère cette évolution comme irréversible et sans occulter la question environnementale de la pollution, du réchauffement climatique et de l'épuisement du pétrole, il ne voit logiquement pas d'autre possibilité que de compter sur le progrès technologique pour y faire face (Viard, 2006). Notre conclusion est totalement différente. La seule solution nous semble passer par une remise en cause du système technico-économique actuel, et si nous suivons Albert Einstein quand il dit qu'il n'est pas possible de résoudre certains problèmes en conservant la manière de penser qui les a produit (Rist, 2010 : 215), la réponse ne peut pas être uniquement technique et scientifique. Elle se situe nécessairement à un autre niveau et ne peut qu'être éthique. Evidemment, il ne peut s'agir de revenir en arrière en succombant au fantasme régressif du retour à la matrice originelle, selon l'expression d'Augustin Berque, surtout que cette nostalgie peut aisément se transformer en pulsions identitaires dangereuses et contraires à l'éthique, mais bien d'inventer de nouvelles manières d'être à partir du monde tel qu'il est aujourd'hui et cela passe par un regard lucide sur les raisons qui nous poussent au mouvement. Ne cherchons-nous pas par là à éviter le vertige de nous retrouver face à nous-mêmes et à notre propre vide ? Et le tourisme n'est-il pas finalement l'expression de cette fuite de soi-même dans le divertissement, qui nous empêche d'être nous-même sans pour autant nous apaiser. Et si nous nous heurtons aux limites physiques de la planète, n'est ce pas pour nous rappeler nos propres limites ?

Concrètement quelles sont les solutions ? Allons-nous devoir renoncer au tourisme ? À la mobilité ? Faudra-t-il partager équitablement la possibilité de se déplacer en instaurant des cartes individuelles de permis d'émissions de gaz à effets de serre ? Et cela, malgré tout ce que le tourisme est susceptible de nous apporter en termes d'ouverture ? Ou alors faut-il faire le choix d'utiliser des modes de transports moins consommateurs d'énergie ? Partir moins loin ou plus longtemps ? Prendre le temps de se plonger dans une localité pour la découvrir, se rendre disponible ? Finalement, « le véritable voyage touristique n'est-il pas celui qui passe par le fait de s'arrêter de courir pour enfin percevoir, pour enfin exister, pour retrouver l'étonnement, la créativité et l'imagination » et permettre la rencontre avec le mystère du divers cher à Victor Segalen non pas pour se divertir mais pour se décentrer, pour aller au-delà de soi-même afin de mieux se trouver. Et cela ne peut-il pas se faire n'importe où, y compris à côté de chez soi et dans notre quotidien ?

En tout état de cause, si la résolution de la crise que nous rencontrons passe par de nouvelles modalités d'être au monde, leur substitution aux anciennes ne pourra se faire que dans la durée dans le cadre d'un cheminement personnel et collectif. De ce point de vue, l'homme a beaucoup à apprendre du monde et des autres, mais, pour cela, il doit abandonner toute arrogance pour oser véritablement la rencontre. C'est peut-être là que pourrait ou devrait se situer l'apport essentiel du tourisme à la résolution de la crise ontologique que nous vivons, en étant aussi, paradoxalement, potentiellement porteur d'une réduction de la mobilité générale à travers un travail intérieur de reconstruction de notre rapport au monde, d'acceptation de notre humaine condition et de réinvention d'un bonheur étranger à l'accumulation de biens, qui soit à notre dimension et à notre portée, réinvention qui pourrait peut-être s'inspirer de la juste mesure aristotélicienne ou de l'ataraxie d'Épicure qui consiste à ne pas succomber à des désirs illusoires.

Schéou, B. (2011). Le tourisme à l'heure de la mondialisation: du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ? In J.-M. Furt & F. Michel (Eds.), *Tourismes, patrimoines & mondialisations* (pp. 369-380). Paris: L'Harmattan.

Références

- Ashley, C., H. Goodwin, et al. (2007). *Annual Register 2007*, Pro-Poor Tourism Partnership: 6
- Aubert, N. (2003). *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*. Paris, Flammarion.
- Augé, M. (2009). *Pour une anthropologie de la mobilité*. Paris, Payot.
- Bauman, Z. (1999). *Le coût humain de la mondialisation*. Paris, Hachette.
- Bauman, Z. (2004). *Identité*. Paris, L'Herne.
- Bauman, Z. (2006). *La vie liquide*. Paris, Rouergue.
- Bourg, D. (2009). La croissance verte est-elle un leurre. *Télérama*. Paris: 38-42.
- Coge, G. (2004). *Les écrivains voyageurs au XXI^e siècle*. Paris, Seuil.
- Cohen, E. (1979). "A Phenomenology of Tourist Experiences." *Sociology* (13): 179-201.
- Girard, A. et B. Schéou (2008). Tourisme et pauvreté : du tourisme comme instrument de réduction de la pauvreté au tourisme comme sortie du réductionnisme utilitariste ? *Le tourisme durable et la lutte contre la pauvreté*. P.-M. Decoudras, M. L. Gall, J.-Y. Puyo, T. N. D. Thai et X. L. V. Sang. Ho Chi Minh Ville, Agence Universitaire de la Francophonie - Université Van Lang: 85-103.
- Girard, A. et B. Schéou (2009). Le tourisme solidaire communautaire à l'épreuve des illusions culturaliste et participative, l'exemple d'une expérience au Bénin. *Tourisme et objectifs du millénaire pour le développement*. Colloque international tenu à Sousse. les 20 et 21 novembre 2009.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris, Les Editions de Minuit.
- Latouche, S. (2000). *La planète uniforme*. Paris, Climats.
- MacCannell, D. (1986). "Tourisme et identité culturelle." *Communications* (43): 169-186
- Michel, F. (2010). "A la recherche d'un tourisme alternatif de proximité." *Espaces* (285): 14-28.
- Michel, F. (2009). *Routes. Eloge de l'autonomadie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*. Laval, Presses de l'Université de Laval
- Racine, A. (2010). Environnement artificiel. *Réseau de veille en Tourisme*.
- Rist, G. (2010). *L'économie ordinaire entre songes et mensonges*. Paris, Les Presses SciencesPo.
- Rist, G. (2001). *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- Schéou, B. (2007). "De la tyrannie de la vitesse à l'eurythmie : le temps d'exister. Application au voyage touristique." *Téoros* 26(3): 15-23
- Schéou, B. (2009). *Du tourisme durable au tourisme équitable. Quelle éthique pour le tourisme de demain*. Bruxelles, De Boeck.
- Schéou, B. (2010). *L'engouement des communautés indigènes équatoriennes pour le tourisme, choix pertinent ou désillusion annoncée ?* O. Dehoorne Ed., Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec à paraître
- Schnapper, D. (1986). "Modernité et acculturations." *Communications* (43): 141-168.
- Segalen, V. (1999). *Essai sur l'exotisme*. Paris, Le livre de poche.
- Serres, M. (1990). *Le contrat naturel*. Paris, François Bourin.
- Todorov, T. (1986). "Le croisement des cultures." *Communications* (43): 5-26.
- Viard, J. (2006). *Eloge de la mobilité. Essai sur la capital temps libre et la valeur travail*. La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Vibert, S. (2009). "L'universel concret : l'unité de l'homme et sa nature culturelle." *Monde Commun* 1(2): 9-30.

Notice biographique

Schéou, B. (2011). Le tourisme à l'heure de la mondialisation: du divertissement à la rencontre du divers, se déplacer pour exister ? In J.-M. Furt & F. Michel (Eds.), *Tourismes, patrimoines & mondialisations* (pp. 369-380). Paris: L'Harmattan.

Bernard Schéou est docteur ès Sciences économiques, maître de conférences à l'Université de Perpignan et chercheur au Cemotev de l'université de Saint-Quentin en Yvelines. Il consacre ses travaux de recherche au tourisme depuis une dizaine d'années, travaillant plus particulièrement sur la question du développement par le tourisme, sur la problématique de l'interculturalité et de la rencontre ainsi que sur les relations entre l'éthique et le tourisme. Il a publié « Du tourisme durable au tourisme équitable » chez de Boeck en 2009 et prépare actuellement un ouvrage sur l'hospitalité.

Notes

¹ Nous reprenons ici la thèse développée par Zygmunt Bauman dans ses différents ouvrages. Il emploie l'expression de modernité liquide pour désigner la mondialisation (Bauman, 2006).

² C'est d'ailleurs, l'une des grandes forces de la mondialisation que de faire de ses multiples expressions, des facteurs de mondialisation accentuant encore le phénomène.

³ Vouloir faire fi de la Terre et du temps, vivre dans un éternel présent, rester jeune, refuser de mourir, devenir un être virtuel et flottant aux multiples identités éphémères : l'homme ne joue pas seulement à l'apprenti sorcier, il se prend pour Dieu. Mais le corps psychique et physique de l'homme comme le corps de la Terre finiront par se rappeler à lui...

⁴ Michel Serres évoque à ce propos « la pollution culturelle que nous avons fait subir aux pensées longues » (Serres, 1990 :57).

⁵ Nous n'entrerons pas ici dans le débat de savoir si la mondialisation donne lieu à une « uniformisation planétaire » comme le soutient Serge Latouche ou si au contraire elle amène à un retour identitaire des régionalismes et des particularismes pour la simple raison que ce débat n'appelle pas de réponse unique du fait de « la diversité des formes d'échanges et d'emprunts qui s'établissent entre certains modèles de comportement, impliqués par les nécessités, explicites ou implicites, de la modernité et les modèles hérités des traditions particulières » (Schnapper, 1986 : 142). Dominique Schnapper montre à partir d'une étude sur l'acculturation des émigrés italiens et turcs en France comment ceux-ci sont amenés à se recomposer une identité en négociant continuellement certains éléments (les plus périphériques) avec la société d'accueil « tout en laissant intact le noyau dur » (Schnapper, 1986 : 157). D'autre part, cette négociation peut aussi prendre la forme d'une expression symbolique utilisée dans le but de préserver son identité.

⁶ « Les vagabonds constituent le déchet d'un monde qui se consacre entièrement au service des touristes » (Bauman, 1999 : 141-142)

⁷ Bien que nous ayons choisi ici la figure de l'exote, les variantes sont nombreuses et on peut se demander si certains touristes de cette catégorie, affecté par le déracinement provoqué par la mondialisation ne cherchent pas à goûter de temps à autre à l'ancrage des peuples visités ».